



HAL
open science

Henry Adams. Tahiti et Les Mémoires d'Ariitaimai
Félix Atem

► **To cite this version:**

Félix Atem. Henry Adams. Tahiti et Les Mémoires d'Ariitaimai. Alizés : Revue angliciste de La Réunion, 1994, Islands, 08, pp.91-102. hal-02350355

HAL Id: hal-02350355

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02350355>

Submitted on 6 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Henry Adams. Tahiti et Les Mémoires d'Ariitaimai

Félix Atem¹

Université Française du Pacifique

De l'isolement à l'insularité

En choisissant de voyager, voire de s'exiler dans quelque archipel du Pacifique, les écrivains américains paraissent renouer à la fin du siècle dernier avec la tradition des Lumières, cherchant ainsi à redécouvrir dans les traits du bon sauvage un modèle pastoral au-delà des dystrophies engendrées par la révolution industrielle. Avant la Guerre de Sécession, le romantisme de Herman Melville avait manifesté le même idéal en célébrant l'innocent hédonisme des Tahitiens dans *Omo'o*². Leur rapport au sacré était selon lui générateur d'une spiritualité souvent occultée en Amérique par les pratiques répressives d'un puritanisme sclérosant. Dans *Moby Dick*, Queequeg exerce un pouvoir visionnaire qui révèle iro-

¹ Félix Atem, B.P. 5018 - Pirae, Tahiti, Polynésie Française, (France).

² Herman Melville, *Omo'o* (New York, 1847). L'action du roman se passe à Moorea (Eimo), île voisine de Tahiti.

niqument les limites de la culture occidentale³. Alors que le capitalisme effréné de la fin du XIX^e siècle se double d'un expansionnisme outremer comme alternative à la fermeture de la Frontière, s'estompe peu à peu le rêve de l'âge d'or dont témoignaient autant l'idéalisme des transcendantalistes que la dynamique du mouvement vers l'Ouest. Si les intellectuels américains sont souvent saisis par le cynisme, nombre d'entre eux partent en quête de valeurs de substitution, anticipant ainsi sur la démarche de la "génération perdue" des années vingt. Condamnant "l'âge du toc", Mark Twain retrouve aux îles Hawaii la pureté de sites non encore souillés par les incursions des spéculateurs. Jack London révèle les richesses ethniques des mers du sud où se mêlent harmonieusement Chinois et Polynésiens⁴. Nostalgie d'une nature vierge, poursuite réitérée du bonheur entre Nouveau Continent et Asie ? Le nouvel Adam américain conçu par les Pères Fondateurs connaît-il alors le besoin impérieux de se ressourcer au sein de sociétés primitives ? Autant d'interrogations que suscite cet appel du grand large.

Le 5 février 1891, Henry Adams et son ami le peintre John La Farge débarquent à Tahiti après un périple qui les conduisit des îles Hawaii aux Samoa. Patricien de Boston et membre d'une dynastie qui compte deux présidents des Etats-Unis, Adams entend rompre provisoirement avec une Amérique suffisante, trop sûre de ses postulats pour répondre aux défis planétaires que semble annoncer le XX^e siècle. Le suicide de son épouse, en 1885, reste présent dans sa mémoire et la publication des premiers tomes de son ambitieuse *Histoire des Etats-Unis* ne saurait, à elle seule, adoucir l'épreuve du deuil⁵. Le sentiment de l'échec le hante, aussi entend-il s'identifier à tout sujet qui lui inspire respect ou compassion tant est grande la tentation d'échapper à lui-même. Histoire intellectuelle et philosophie politique paraissent alors bien éloignées des préoccupations des Polynésiens autour des récifs de corail qui cimentent de paisibles lagons.

"Papeete est l'un de ces endroits qui n'ont aucun autre défaut, excepté celui d'être insupportable", écrit-il dès son arrivée à l'une de ses amies⁶. Si de glorieux

³. Herman Melville, *Moby Dick* (New York, 1850).

⁴. Mark Twain, *Roughing It*, (Hartford, 1872). Jack London, *The House of Pride* (New York, 1912).

⁵. Henry Adams, *History of the United States of America during the Administration of Thomas Jefferson and James Madison*, 9 vol. (New York: Scribner, 1889-1891, ou plus récemment, New York: Barnes & Noble, 1962).

⁶. Lettre à Elizabeth Cameron, 23 février 1891, in *Lettres des mers du sud*, traduit et annoté par Evelyne de Chazeaux (Paris : Société des études océaniques, 1974), p. 250. Il s'agit de la traduction d'une sélection de lettres figurant dans la correspondance de Henry Adams (Massachusetts Historical Society). Les références suivantes sont à cette édition. Voir aussi l'édition de la correspondance en 8 volumes établie par J. C. Levenson (Belknap Press, 1982, vol. 3). La traduction française est tributaire de l'édition de Worthington Ford, *Letters of*

prédécesseurs comme Robert Louis Stevenson s'étaient extasiés sur la "perle du Pacifique"⁷, le constat d'Adams est sévère. Pour lui le rhum est le seul amusement que la civilisation et la religion aient laissé aux Tahitiens, tandis que les cultures diminuent, les plantations sont rares et la maladie mine la race. Dans une lettre à John Hay, datée du 2 mars 1891, Adams renchérit sur la désolation d'une société polynésienne en lambeaux⁸.

Or, arrivé à Tahiti en février 1891, Adams n'en repart que le 5 juin de la même année, soit quatre mois plus tard. Entre temps, le voyageur *yankee* a cessé de regarder, entre les troncs de cocotiers, les brisants éternels qui font le bruit d'un train toujours proche mais qui n'arrive jamais⁹. Il se met résolument en quête des richesses ethnologiques de l'île. Sur ces quelques arpents de sable, il va tenter de résoudre mainte énigme restée sans réponse à Harvard.

Le Brahmin et la vahine

Il faut l'ouverture d'esprit des dignitaires locaux pour qu'ils saisissent l'intérêt d'une rencontre avec ce Bostonien que tout rattache à la caste intellectuelle des *Brahmin*, à l'instar de Ralph Waldo Emerson et d'Oliver Wendell Holmes. Sans doute un millénaire sépare Adams de la vision du monde des autochtones, mais sa disponibilité de chercheur insatiable l'incite à scruter dans le microcosme insulaire les structures permanentes des comportements. A la faveur de ce séjour, l'historien se mue en anthropologue et aux compilations de bibliothèque se substituent dorénavant l'enquête sur le terrain, l'écoute et la transcription de la chronique locale. Contemporain de Franz Boas qui étudie les Indiens Kwakiutl au large de Vancouver¹⁰, Adams partage le même intérêt pour des sociétés dites tribales dont l'organisation interne offre logique et cohérence en termes de statut, de rôle, de fonction sociale ou parentale.

Henry Adams, 1858-1918, 2 vol. (Boston: Houghton-Mifflin, 1930-1938). Voir également les lettres écrites de Tahiti à Adams par Tati Salmon et ses soeurs, éditées par Pierre Lagayette, *Lettres de Tahiti* (Tahiti: Les Editions du Pacifique, 1980). Notons enfin la parution récente de Jean-Jo Scemla, *Le voyage en Polynésie*, Anthologie des voyages occidentaux de Cook à Segalen (Paris: Robert Laffont, 1994).

⁷. Lire à ce propos Robert Louis Stevenson, *Islands Nights Entertainment* (London: Cassell, 1893).

⁸. Lettre à Elizabeth Cameron, 6 février 1891, pp. 244-46. Lettre à John Hay, 2 mars 1891, p. 290.

⁹. Lettre à Mabel Hooper La Farge, 4 mars 1891, p. 305.

¹⁰. Franz Boas, "The Social Organization and the Secret Societies of the Kwakiutl Indians," in *Report of the United States National Museum for 1895*, Washington, pp. 311-738.

*Les Mémoires d'Ariitaimai*¹¹ présentent le bilan de plusieurs mois consacrés à l'audition par Adams des propos de la cheffesse Ariitaimai qui, élégamment allongée sur une natte, ne s'exprime qu'en tahitien. Originnaire du clan des Teva, lié au symbole tutélaire du poisson dont Tahiti tire son nom, elle dépend de sa fille, la reine Marau et de son fils Tati pour l'interprétation. Leur père, dont elle est veuve, fut l'aventurier britannique d'origine juive Alexander Salmon. Il prit pied en Polynésie en 1841 et épousa Ariitaimai l'année de la signature du protectorat (1842). Du récit autobiographique revu et augmenté par Adams, que retenir du destin d'Ariitaimai ? Devenue cheffesse du district de Papara à la mort de son aïeul, le grand chef tribal Tati, elle sut y assurer richesse et prospérité, faisant don aux Américains d'un terrain pour leur consulat et à l'Eglise protestante de diverses parcelles pour y édifier des temples. Profondément attachée aux valeurs de sa culture, mais consciente des symptômes de la décadence qui frappait une communauté tahitienne en proie aux rivalités claniques sous l'emprise de la civilisation, elle sut agir avec flair pour tenter de préserver l'essentiel des intérêts de la population indigène, notamment lors des années de troubles avant et après l'établissement du protectorat français. Dans le passé, elle se rendit courageusement dans l'île voisine de Moorea pour convaincre la reine Pomare IV en exil volontaire, d'accepter de signer le traité de 1842. Par cet acte, la France entendait rétablir l'ordre menacé par les violences qu'exerçaient renégats et hors-la-loi descendus des navires, les chefs locaux s'avérant impuissants à juguler cette vague de criminalité.

C'est surtout à partir de 1846 que s'inscrit dans l'Histoire la fonction diplomatique d'Ariitaimai. Afin d'éviter une effusion de sang dont, pense-t-elle, son pays aurait beaucoup de mal à se relever, elle n'hésite pas à servir d'intermédiaire entre le gouverneur Bruat et les chefs tahitiens insurgés afin de réaliser la paix des braves. Elle devient ensuite l'émissaire du gouverneur dans les îles sous le vent où existe alors une forte résistance aux Français. A Raiatea, elle rencontre de nouveau la reine Pomare IV, toujours hostile à la France, velléitaire et indécise, et la persuade de revenir sur ses terres pour se soumettre.

¹¹ *Memoirs of Ariitaimai*, (Paris, imprimé à compte d'auteur, 1901). Il existe une première édition de 1893 dont il ne subsiste que quelques rares exemplaires, dont un à la Massachusetts Historical Society, intitulé *Memoirs of Marau Taaroa, Last Queen of Tahiti*. Notre article se fonde sur l'édition par Robert Spiller des mémoires intitulées *Tahiti by Henry Adams* et sous-titrée *Memoirs of Aarii Taimai e Marana of Eimo, Teriirere of Tooarai, Teriimui of Tahiti, Tauraatua i Amo* (New York: Fac Simile & Reprints, 1947). Les citations renvoient aux pages de ce volume. Marau est l'ancienne épouse divorcée du roi Pomare V, fils de la reine Pomare IV. Dernier roi de Tahiti, Pomare V a cédé l'île à la France.

On comprend qu'Adams ait été subjugué par Ariitaimai, membre de l'oligarchie tahitienne et première mémorialiste de son peuple. Il n'a pu assumer lui-même le rôle d'homme d'action et de réflexion qui l'aurait inscrit de plein droit dans la dynastie adamsienne. Par une étrange alchimie, il délègue à la narratrice sa méthode intellectuelle et s'insère subrepticement dans le mouvement de l'histoire de Tahiti. Le lecteur se réjouit d'imaginer en compagnie des *vahine* ce descendant de la puritaine Abigail Adams qui, un siècle plus tôt, se faisait à Paris le rempart de la vertu de son mari John. L'arrière-petit-fils de celui-ci ne manque par de s'extasier sur les intonations mélodieuses et suaves d'Ariitaimai et Marau qu'il compare volontiers au chant d'oiseaux des îles.

Dans son article intitulé "Marau Taaroa et l'historiographie de Tahiti", Pierre Lagayette estime que le *Tahiti* de Henry Adams offre comme caractéristique un va-et-vient presque continu entre différentes sources et différents narrateurs si bien que l'on a parfois du mal à reconnaître qui de Marau, Ariitaimai ou Adams mène le récit¹².

On retiendra que sur les dix-huit chapitres, beaucoup émanent directement des informations d'Ariitaimai — transcrites par ses enfants — portant sur les mythes et traditions de leur clan, propos parfois éclairés de tableaux généalogiques. D'autres chapitres sont constitués d'extraits de récits de voyages authentiques, tels que les observations de Wallis, Cook, Bougainville et Bligh, outre les rapports de missionnaires protestants de la London Missionary Society comme William Ellis¹³. Ces citations sont entrecoupées des commentaires d'Adams lui-même, certes non clairement identifiés, mais indiscutablement de sa plume.

On reconnaît par exemple son aversion pour l'entreprise coloniale dans ces lignes sur la dépopulation de Tahiti :

For this, perhaps, the foreigners were not wholly responsible, although their civilization certainly was; but for the political misery the foreigner was wholly to blame, and for the social and moral degradation he was the active cause. No doubt the ancient society of Tahiti had plenty of vices; and was a sort of Paris in its refinements of wickedness; but these had not prevented the islanders from leading as happy lives as had ever been known among men. (137-138)

¹². Pierre Lagayette, "mémoire et 'Mémoires', Marau Taaroa et l'historiographie de Tahiti", *Journal de la société des Océanistes*, n° 34, tome XXVIII, Paris, 1972, p. 53.

¹³. Voir Samuel Wallis, *La découverte de Tahiti* (Paris : Christian Buchet éd., France-Empire, 1993). Frank Wright, *Captain Cook and the Voyage of the Endeavour (1768-1771)* (London: Nelson, 1968). Louis Bougainville, *Voyage autour du monde par la frégate du Roi* (Paris : 1771). William Bligh, *Captain Bligh's Second Voyage to the South Seas* (London: 1754). William Ellis, *An Authentic Narrative of a Voyage performed by Captain Cook and Captain Clerke* (London: Robinson, 1782).

Nul récit n'étant innocent, la stratégie autobiographique mise en place par Adams participe d'enjeux que la critique, souvent obnubilée par l'intrusion de celui-ci dans le texte, n'a généralement pas jaugés à leur pleine mesure. La généreuse diffusion des *Mémoires*, dans leur traduction française, a certes servi des intérêts locaux par l'entremise de l'historien américain, ne serait-ce que pour légitimer l'action du clan des *Teva* dans l'évolution de Tahiti. Mais l'essentiel du débat nous paraît être ailleurs.

Pages riches en intertextualité, les *Mémoires* constituent en effet un récit plurivoque où la *persona* d'Ariitaimai exprime tour à tour ethnocentrisme et cosmopolitisme, comme si Adams avait conçu au travers de ce personnage de femme polynésienne une instance narrative assimilant des fragments d'Histoire, de cosmogonie et de mythologies pour leur conférer une valeur transculturelle. Dans son *Histoire des Etats-Unis*, Adams voyait au travers des figures historiques l'incarnation d'idées ou la cristallisation de forces sociales. A l'écoute d'une société exotique, il se tourne dorénavant vers les marques tangibles des moeurs et des codes, seuls facteurs de médiation entre le *Brahmin* de Nouvelle-Angleterre et une Tahitienne lucide et réceptive, imprégnée des émotions et sensations liées aux danses, aux contes et aux rituels de son île.

Dès le premier chapitre des *Mémoires*, le locuteur, fût-il Ariitaimai ou Adams, présente au lecteur le clan de la cheffesse, comparant l'île à un poisson dont la tête constituée de la partie la plus au sud s'appelle le Pari ou Pali, falaise qui domine la mer comme le fait, dit-elle, la palissade en Angleterre. (1) Remarquons au passage que ni la lettre "l" ni le son correspondant n'existant dans la langue tahitienne, les analogies linguistiques ne peuvent émaner que d'Adams. Ariitaimai s'efface d'ailleurs complètement dès la deuxième page pour lui laisser la place. Le narrateur reprend alors les estimations faites par Wallis et Cook de la population tahitienne en 1767 et 1774 afin de les mettre à jour. Privé des techniques modernes de la paléodémographie fondées sur la datation des squelettes dans les sépultures, Adams souligne, avec un luxe de détails, les témoignages concordants sur la véritable décimation de Tahiti au fil des décennies, estimations corroborées depuis par les scientifiques.

Tout aussi révélateurs de la méthode comparative d'Adams sont les parallèles qu'il établit entre les conceptions du gouvernement selon les Européens et les insulaires, ainsi que l'identification du rôle des femmes tahitiennes à celui des souveraines d'Europe. Ariitaimai ne déclare-t-elle pas que ses congénères féminines figuraient aussi éminemment dans la politique de l'île que Catherine de Russie, Marie-Thérèse d'Autriche, Marie-Antoinette de France ou Marie-Louise de

Parme dans la politique du vieux continent ? (10) Se manifeste ensuite dans le texte une volonté constante de transcender l'ethnocentrisme par l'usage d'un syncrétisme multiforme. Aux Explications d'Ariitaimai sur la cosmogonie polynésienne, notamment la signification de Teva, attribué à l'ascendance du Dieu Requin, la voix de Henry Adams répond en rappelant l'étonnement de Cook devant le *marae* (temple) de Mahaiatea à Papara, qui provoqua en effet par sa taille la surprise des illustres visiteurs. Le même locuteur transculturel compare le dieu de la guerre Oro à qui est consacré le grand *marae* de Tautira, au personnage d'Osiris, dieu des morts de l'Égypte ancienne. Nul doute qu'Adams conçoive qu'une Tahitienne partage les dons innés qu'il célèbre à l'envi dans ses évocations du mythe de la femme universelle, d'Esther à la Vierge de Chartres. Ariitaimai révèle ce rôle essentiel dans l'exemple du conflit légendaire qui opposa Panee d'Amo, ami intime du père d'Oro, Tiaau, à Hurimaavehi, chef de Vaiari, auteur du rapt de sa fille. Commentant la défaite de Hurimaavehi par Oro, Ariitaimai imagine qu'une écolière de Papara, lisant dans son livre d'histoire le récit d'Apicius Claudius ou de Tarquin, serait surprise de découvrir qu'elle connaît tout cela et que Papara avait aussi un Brutus et un Virginius aussi parfaits que ceux des Romains. (19-20) Ailleurs, Ariitaimai poursuit l'analogie entre les personnages de Taurua et Tavi d'une part, d'Hélène de Troie et Ménélas d'autre part. Dans un conte étiologique que la narratrice assimile à un fait historique, Tuiterai emprunte temporairement Taurua, épouse de Tavi, avec l'accord de ce dernier. Mais au terme convenu de sept jours, il refuse de la restituer. Aussitôt connue la décision de Tuiterai, Tavi-Ménélas fait appel à ses guerriers et les envoie contre Papara où réside Tuiterai-Pâris, avec l'ordre de la détruire, de reprendre Taurua et de tuer son chef. Mais comme le note Ariitaimai, Papara n'avait pas les murs de Troie pour soutenir un siège, aussi ses forces furent-elles vite anéanties. Si, par la voix d'Ariitaimai, Adams s' imagine en quelque Ulysse revivant l'Odyssée dans les mers du sud, le conte polynésien ne saurait toutefois respecter la trame homérique. Les archétypes helléniques sont inopérants dans l'idylle tahitienne. Ainsi apprend-on d'Ariitaimai que la vie de Tuiterai est épargnée par la mansuétude du mari légitime, fidèle lui-même à une lointaine tradition tribale, et que l'épouse dont il a fait sa proie lui est de surcroît généreusement concédée.

Peut-être conviendrait-il d'évoquer Pygmalion pour traduire l'étrange impression que laisse au lecteur maint propos d'Ariitaimai dont on sait qu'elle ne s'exprime qu'en tahitien et qu'elle doit la traduction simultanée de ses confessions à la reine Marau. Citant les récits de Wallis et de Commerson, compagnon de voyage de Bougainville, Ariitaimai disserte par exemple sur le bonheur de l'homme à l'état de nature. Dans un saisissant raccourci sur les philosophes fran-

çais dont elle avoue pourtant qu'elle les connaît mal, elle avance que certains provoquèrent la Révolution française en essayant d'appliquer à la France l'état de nature que Bougainville avait décrit dans l'île appelée d'abord Utopia, puis Nouvelle Cythère. Par la voix d'Ariitaimai, Adams renforce son argument, cette fois en français dans le texte, en citant un ouvrage anonyme de 1779, *Essai sur l'isle d'Otahiti*, où on lit :

Il est doux de penser que la philanthropie semble naturelle à tous les hommes, et que les idées sauvages de défiance et de haine ne sont que la suite de la dépravation des mœurs, qui ne peut exister chez un peuple qui n'en a pas même l'idée. (53)

Et Ariitaimai de conclure que sa grand-tante a eu, sans le vouloir ni le savoir, une responsabilité directe dans les origines de la Révolution française de 1789, de même que son modèle d'humanité, de sentiment et de conduite exerça une influence sur le niveau de moralité admis à Paris. (56) On reconnaîtra aisément ici le clin d'oeil d'Adams, émule du Montesquieu des *Lettres Persanes*.

De Washington à Papara : les leçons de l'Histoire

Le philosophe politique reprend ses droits à la faveur des chapitres que consacre Ariitaimai à la présence européenne dans son île (X-XVIII). Métaphore de l'Histoire universelle, Tahiti en reflète les usurpations successives, les violations des droits, les conflits de pouvoir. Si Ariitaimai représente aux yeux d'Adams l'intelligence diplomatique et le talent de conciliateur que seule peut selon lui démontrer une femme charismatique, elle demeure au centre d'un paradoxe puisqu'elle renie tout à la fois les souverains qui ont abdiqué face au pouvoir colonial et s'enorgueillit de leurs bons offices. Le modèle adamsien n'échappe pas lui-même aux contradictions qu'implique l'allégeance à l'autorité clanique. Placé sur le trône par des intérêts étrangers et une coalition hétéroclite de chefs dévoyés, le roi Pomare apparaît comme l'usurpateur du pouvoir des Teva d'Ariitaimai. Au cours des explications qu'elle fournit au sujet de la dynastie vilipendée, elle cite le *Century Dictionary* à l'appui de ses thèses, allant même jusqu'à se référer au vieil anglais sur l'origine du mot tahitien *toa*, qui signifie guerrier. (64) On rappellera à ce propos la troublante analogie que fait la narratrice au début du récit entre "ariï" (roi détenteur du droit divin) et "aryen", comme si Tahitiens et Anglo-saxons participaient d'une genèse commune justifiant leur droit au pouvoir :

We believe ourselves to belong to the great Aryan race — the race of Arii — and our chiefs were Arii, not kings. I will not even use the word king, but to escape the risk of misunderstanding, will speak of chiefs only by the native title of Arii, or, in case of head-chiefs, Ariirahi — great chiefs. (7)

Dans une lettre à Clarence King, Adams est encore plus explicite. Selon lui, les Polynésiens ont dû constituer une branche annexe de la race pré-aryenne, après les Amérindiens, et avant les Grecs. Et il poursuit :

Je serais tout à fait disposé à admettre comme une évidence, n'importe quelle explication acceptable qui fera d'eux un rejeton de migration aryenne vers l'Inde. Leur étonnante ressemblance avec les Grecs, leurs lois et l'organisation de leur société, et même leur langue et leurs traditions religieuses, et leur absence de relations avec les races qui les entourent, suggèrent si clairement une telle origine que je ne craindrais pas d'en débattre¹⁴.

Dans les derniers chapitres, les *Mémoires* se recentrent sur les récits des capitaines Bligh venu à Tahiti sur la *Bounty* en 1788, Edwards, en mars 1791 sur la frégate *Pandora* et Vancouver en décembre de la même année sur la corvette *Discovery*. D'autres épisodes relatés proviennent souvent de la lecture des rapports de la London Missionary Society au travers du journal de bord du navire missionnaire *Duff* en 1797. Henry Adams reste maître de la chronologie par la voix d'Ariitaimai même s'il semble laisser libre cours aux digressions de celle-ci. A l'évidence, il voit dans l'enchaînement des faits le poids d'un déterminisme historique. Nulle marque de la Providence dans le destin des Tahitiens, mais l'aboutissement d'un processus inexorable qui soumet les féodalités claniques fières de leur indépendance à l'arbitraire de la médiocre dynastie Pomare. Henry Adams n'observe-t-il pas dans cette île le creuset de l'Histoire ? Contemporains de la présidence de Madison, dans laquelle Adams voit les premiers signes du déclin de l'idéal démocratique américain, des événements sanglants de 1815 marquent à Tahiti la fin de la légitimité du pouvoir des chefs naturels au bénéfice de conjurés opportunistes, acharnés à usurper la souveraineté. A la tête de Papara, chef-lieu du clan d'Arritaimai, se trouve le chef Temarii, père adoptif du jeune Tu, fils de Pomare I, mort en 1803. Tu va régner sur Tahiti sous le nom de Pomare II, jusqu'en 1821. Il est certes entouré de l'aura du premier roi chrétien de l'île, mais il ne garde son trône que grâce à une coalition de mutins de la *Bounty* avec d'autres aventuriers discrètement soutenus par la duplicité des missionnaires protestants,

¹⁴. Voir lettre à Clarence King sur les Aryens, 22 avril 1891, p. 340. Dans une correspondance à John Hay du 8 mai 1891, Adams suggère que Marau, fille de Salmon et d'Ariitaimai, a conservé plus que ses soeurs la pureté de la race polynésienne (p. 368).

face aux courageux et dignes guerriers de Papara. Leur héroïque chef Opuhara trouvant la mort au combat, ils seront contraints au repli lors de la célèbre bataille de Feipi¹⁵. Dans le chapitre 14, le récit correspond dans sa totalité au sentiment d'Adams, mais celui-ci se réfugie derrière l'instance narrative qui s'approprie le discours anticolonialiste élaboré par lui-même pour, d'une part, déplorer l'attitude des pasteurs anglais alliés du "sanguinaire" Pomare II, et d'autre part, constater les dégâts causés par les menées subversives d'étrangers, porteurs en outre de maladies épidémiques. On apprend ainsi que les missionnaires priaient pour la paix tout en laissant Pomare tuer ses semblables, hâtant insidieusement l'anéantissement des indigènes et encourageant l'établissement de la tyrannie. Mais Ariitaimai ne peut, sous l'égide d'Adams, s'affranchir délibérément de la notoire "réticence" *yankee*. Aussi suggère-t-elle, plutôt qu'elle ne décrit, les exactions et atrocités, n'osant en outre, sans doute par puritanisme interposé, entamer le chapitre des vices de Pomare, bien connus, tant des missionnaires que des indigènes. Les *Mémoires* s'achèvent sur la dualité entre l'évocation de la suprématie du clan d'Arii et celle de l'inexorable déclin du monde tahitien sous la pression des colonisateurs, faiseurs de rois fantoches.

De l'Histoire à la pastorale

C'est a priori l'image d'une mosaïque qui s'impose à la lecture des mémoires d'Ariitaimai. Hanté par la vision quasi apocalyptique d'un monde désormais dépossédé de son unité et abandonné à des forces multiples et contradictoires, Adams a voulu préserver dans ce palimpseste les éléments qui constituaient, à travers le paganisme tahitien, une vision autonome et logique. Spécialiste de l'art du vitrail, son ami La Farge lui apprit à mieux saisir les nuances de tableaux lumineux offerts à leur contemplation. "Puritan au Paradis de Tahiti", selon la

¹⁵. La mort du chef de Papara, Opuhara, au cours de la bataille décisive de Feipi, a soulevé une controverse concernant l'auteur de sa mort. En effet, à en croire Adams ou Ariitaimai, reprenant les propos de William Ellis, le célèbre guerrier de Papara aurait été traitreusement abattu par des indigènes convertis alors qu'il s'élançait dans la bataille à la tête de ses hommes. La reine Marau, quant à elle, soutient dans ses mémoires que son illustre ancêtre fut lâchement assassiné par des Blancs en embuscade derrière un *marae*, alors qu'il débarquait de sa pirogue à la tête de son armée. L'Histoire retiendra, au-delà de cette controverse, que cette défaite des armées de Papara sonna le glas des derniers espoirs des défenseurs de l'aristocratie tahitienne, et permit à Pomare de concrétiser son rêve de domination sur l'île. Sur les structures du pouvoir à Tahiti, voir Patrick Vinton Kirch, *The Evolution of the Polynesian Chieftdoms* (Cambridge: Cambridge University Press, 1984).

formule de Stuart Preston¹⁶, Adams y apprend l'aquarelle et s'imprègne de nuances dont son éducation l'avait privé au Massachusetts, entre la froide obscurité hivernale de Boston et l'aveuglante luminosité estivale de Quincy. Ainsi la gradation des couleurs des mers du sud le prépare déjà à percevoir et transcrire la richesse chromatique des vitraux du Mont-Saint-Michel et de Chartres. C'est en retrouvant les sensations éprouvées tant par les artisans du Moyen Age que par les conteurs tahitiens qu'il enrichit sa palette et découvre un art de vivre étranger à l'obsession du pratique et du rentable. Bien qu'aux antipodes l'une de l'autre, la France médiévale et le Tahiti préhistorique honoraient l'aristocrate et le guerrier, tout en louant la passion amoureuse. Comment ne pas évoquer la chanson de Roland en écoutant Ariitaimai décrire les luttes pour préserver la *mana*, esprit divin qui irradie autant les ancêtres sacrés que le *toa*, valeureux combattant dont les prouesses lui vaudront de conserver le statut suprême de chef (Arii) voire d'y accéder, la lutte pour le pouvoir participant de comportements rituels ? Si, par son noble archaïsme, Ariitaimai révèle à Adams l'intériorité spirituelle de Tahiti, il avait déjà observé que la femme médiévale, telle Eléonore d'Aquitaine ou Blanche de Castille, affranchie de la suprématie masculine, exerçait une vigoureuse influence sur la politique et les arts. Face à Ariitaimai et Maru Taaroa, il décèle au milieu des intrigues, des malheurs politiques et de la dégradation morale, l'esprit qui anima les grandes dames de l'Histoire.

Depuis le protectorat, la loi française s'est malheureusement substituée aux guides tutélaires inspirés des dieux. Le naufrage des idéaux de la Révolution se traduit en Polynésie par la coercition et la corruption alors que paradoxalement Rousseau proposait le modèle du noble sauvage à la civilisation européenne. Dans le Paradis perdu de Tahiti, où la nature s'incline davantage chaque jour devant une culture surimposée, Adams est en quête d'un idéal pastoral prélapsaire pour en préserver le message transcendantal. S'il reste discret sur les pratiques rituelles liées à une société aristocratique, telles que l'infanticide, l'esclavage de la femme du peuple ou encore les unions consanguines, il retient de l'organisation tribale l'unité du clan qu'il oppose à la fragmentation sociale des civilisations occidentales. La mythologie polynésienne demeure le socle sur lequel s'édifient les rapports humains échappant aux institutions, aux lois et aux règlements qui aliènent l'individu. Au soleil des îles, Adams évalue mieux le rôle de l'art dans sa vision du monde ; aussi crée-t-il lui-même une fiction au travers de l'autobiographie présumée d'Ariitaimai. Aux réminiscences de la *vahine* font écho les érudites

16. Stuart Preston, "A Puritan in Paradise, Henry Adams in Oceania," *Art Studies for an Editor, 25 Essays in Memory of Milton S. Fox* (New York: Abrams, 1975), pp. 225-32.

évoqueries du savant *yankee*. Porté par cette symphonie, le passé peut resurgir transfiguré, les idéaux se reformuler, et en fin de compte l'imaginaire se libérer. S'ils ne sont plus les ressorts du mode de vie à Tahiti, les mythes ressuscités par le récit régénèrent le quotidien du voyage et l'inscrivent dans l'Histoire universelle.

